

Fès through the Lens of 'Au Maroc' by Pierre Loti: Romanticism, Realism, and Clichés
- A Literary Analysis -

Dr. Houda NADDI

Private University of Fes,
Sidi Mohamed Ben Abdellah University, Fes - Morocco

Science Step Journal / SSJ

March 2024/Volume 2 - Issue 4

DOI: 10.6084/m9.figshare.25621752

To cite this article: NADDI, N. (2024, March). Fès in “Au Maroc” by Pierre Loti: Romanticism, Realism, and Clichés. Science Step Journal II (4),206-220. ISSN: 3009-500X.

Abstract

French literature dedicated to Morocco has experienced a great boom since the major European powers decided to extend their domination over the country. *Au Maroc* by Loti is a part of this artistic movement of the 19th century that has generated a plethora of travel narratives celebrating the Orient and fostering enthusiasm for Orientalism.

Loti, like other travel writers, brought back from his stay in Morocco a narrative in which he expresses his astonishment and fascination for the beauty and harshness of this country whose customs appear strange and so different from those of Westerners.

From the outset, he compares the country he encounters with Europe, thus emphasizing the superiority of the West, testifying to a clear chauvinism and nationalism. He then lets his feelings express themselves according to his moods to convey his sense of disorientation and enchantment, creating both realistic and dreamlike portrayals of the city of Fez. He emphasizes the Moroccan archaism that he dominates in this imperial city and seems enchanted by the medieval majesty of the paintings he examines with delight, giving his readers the impression that the city has not changed for a very long time. He evokes the houses of Fez, its sky, its walls, its ugliness, its sadness, and even the benevolent peace that emanates from it.

In *Au Maroc*, Loti oscillates between excessive enthusiasm, wonder, and joy on the one hand, and a dark and gloomy literary register on the other hand; between the disgusting and the magnificent. And that is precisely the main characteristic of the writer. Thus, Fez is sometimes a city full of lights, a gloomy city, but which, nevertheless, inspires poetry and creation. Through his narrative, the writer simultaneously manifests his abomination and his wonder.

Keywords

City, Orient, Western perception, French literature, Fez, Westernism, Morocco

Fès Dans « Au Maroc » De Pierre Loti: Romantisme, Réalisme Et Poncifs**- Une Analyse Littéraire -****Dr. Houda NADDI**

Université Privée de Fès

Université Sidi Mohamed Ben Abdellah

Fès – Maroc

Resumé

La littérature française dédiée au Maroc a connu un grand essor depuis que les grandes puissances européennes ont décidé d'étendre leur domination sur le pays. Au Maroc de Loti s'inscrit dans ce mouvement artistique du XIX^{ème} siècle qui a engendré une pléthore de récits de voyages célébrant l'Orient et favorisant l'élan de l'orientalisme.

Loti, comme les autres écrivains voyageurs, a rapporté de son séjour au Maroc, un récit dans lequel il exprime son saisissement et sa fascination devant la beauté et la rudesse de ce pays dont les mœurs lui paraissent étranges et si différentes de celles des occidentaux.

Dès l'abord, il rapproche le pays qu'il aborde avec l'Europe soulignant ainsi la supériorité de l'Occident témoignant d'un chauvinisme et d'un nationalisme manifestes. Il laisse alors ses sentiments s'exprimer selon ses états d'âme pour exprimer son dépaysement et son enchantement, traçant des tableaux tantôt réalistes, tantôt oniriques de la ville de Fès. Il insiste sur l'archaïsme marocain qui domine dans cette cité impériale et paraît envoûté par la majesté moyenâgeuse des tableaux qu'il examine avec enchantement, donnant à ses lecteurs l'impression que la ville n'a subi aucun changement depuis très longtemps. Il a évoqué les maisons de Fès, son ciel, ses murailles, sa laideur, sa tristesse et même la paix bienfaisante qui s'en dégage.

Dans Au Maroc, Loti vacille, entre un abus d'enthousiasme, d'émerveillement et d'allégresse d'un côté, et un registre littéraire sombre et morne de l'autre côté ; entre le dégoûtant et le magnifique. Et c'est là justement la caractéristique principale de l'écrivain. Ainsi, Fès est tantôt une ville pleine de lumières, tantôt une ville sinistre et lugubre, mais qui, tout de même, inspire la poésie et la création. A travers son récit, l'écrivain manifeste en même temps son abomination et son émerveillement.

Mots clés

Ville, Orient, Perception Occidentale, Littérature Française, Fès, Occidentalisme, Maroc.

Introduction

Derrière La ville impériale de Fès, lieu où les cultures d'Orient et d'Occident se mêlent, a engendré une littérature riche en description et en ethnographie, à la fois dans les mondes arabes et européens. En effet, un grand nombre d'écrivains, orientaux et occidentaux, comme Driss Chraïbi, Khatibi, Ben Jelloun, Pierre Loti, les frères Tharaud, André Chevrillon, Eugène Aubin, et bien d'autres, ont été fascinés par cette ville qui a nourri leur imaginaire littéraire et artistique.

Ainsi, la cité vénérable de Moulay Idriss, son saint patron, occupe une place méritée dans la littérature étant donné qu'elle a pu inspirer, non seulement des écrivains et des poètes, mais aussi des peintres et des cinéastes, qui ont appréhendé sa représentation dans leurs ouvrages chacun selon une perception propre à sa civilisation.

Dans notre article, nous avons choisi d'apporter quelques éclaircissements sur la représentation littéraire de Fès dans Au Maroc de Pierre Loti.

En 1889, le ministre de France, Jules Patenôtre, avait proposé à Pierre Loti, de son vrai nom, Julien Vaud, de faire partie de la suite de son ambassade qui se rendait de Tanger à Fès pour rencontrer le Sultan Moulay Hassan afin de relater par écrit cette mission diplomatique, sachant que l'image du Maroc de la fin du XIX^{ème} siècle était fournie à l'opinion française par les récits de ces ambassadeurs.

Pierre Loti avait déjà visité Tahiti, le Japon, le Sénégal, la Turquie..., cependant il fut ébloui et enchanté par le Maroc d'où il rapporta son ouvrage publié l'année suivante sous le simple titre Au Maroc dans lequel ne se manifeste aucun jugement sur la politique générale du pays, sur la vie intime de la cour ou sur les intérêts des puissances coloniales. Le livre est plutôt une série de notes descriptives prises au jour le jour. N'empêche qu'il réagit parfois, en face des mœurs et des coutumes orientales, comme le ferait un occidental imbu de sa supériorité par rapport aux indigènes qu'il contemple.

Au Maroc, récit de voyage publié en 1889, a suscité notre intérêt car nous entendons analyser la représentation de Fès à l'époque coloniale. Nous essayerons d'apporter quelques éclaircissements, sur les spécificités de cette œuvre qui investit la ville à travers un regard exogène, celui de l'Occidental. Cela nous mène donc à formuler notre problématique à travers une série d'interrogations:

- Dans quelle mesure le regard exogène de Loti déforme l'univers perçu?
- Quelle est la part d'exotisme dans cette œuvre?
- Comment l'auteur présente-t-il au lecteur des images de l'autre et de l'ailleurs?
- Quel serait le rapport entre l'orientalisme développé sur la ville et l'impérialisme français?

- Quelle est la part de réalité et celle de fiction dans cette œuvre?

Dans notre analyse, nous avons opté pour une démarche plurielle, formelle, et thématique, afin d'étudier les représentations de la ville de Fès chez Loti en analysant les thèmes abordés dans *Au Maroc*, leur rapport avec l'idéologie véhiculée par l'auteur, et le rapport entre les deux cultures, marocaine et française. Nous nous intéresserons aussi au point de vue choisi par l'auteur et à ses procédés stylistiques pour relever son empreinte dans l'œuvre, sachant que *Au Maroc*, est une œuvre littéraire à part entière bien que l'auteur décrive et explique la vie en société dans cette ville exactement comme le ferait un document.

En effet, et comme le dit bien Samoyault Tiphanie, « la littérature peut être un document pour l'histoire de même qu'un document peut verser sans aménagements particulier dans la littérature dans le cas de certains témoignages ».

Pierre Loti est né en 1850. Influencé par son frère aîné, il devient officier de marine. Il eut alors l'occasion de parcourir les mers de la planète, durant quarante années, en veillant à consigner ses observations et ses impressions de voyages qui seront à l'origine de plus de cinquante œuvres dont certaines ont connu un grand succès comme *Aziyadé* (1879), *Les désenchantés* (1906) ou encore *Pêcheur d'Islande* (1886).

Quand Patenôtre fait appel à lui pour l'accompagner au Maroc, Loti était déjà un écrivain au sommet de sa gloire. Son séjour dans le royaume, qui traversait alors une incertitude et une précarité politique et sécuritaire, dura plus d'un mois (du 25 mars au 4 mai 1889). Le pays était étroitement surveillé par les puissances occidentales avec leurs intrigues expansionnistes et hégémoniques.

Le séjour de Loti au Maroc a été traduit dans *Au Maroc*, un récit qui suscita un grand intérêt dès sa parution: « c'est le meilleur livre que j'aie lu sur le Maroc, et sur ce sujet, j'en ai lu beaucoup », affirma Abdeslam Kninah. Lois Dayle Briskey souligne, admirative, que: « la description ne se perd jamais dans le vague. L'adjectif est toujours précis et évocateur tout en restant sensible au moindre changement de couleurs ou d'atmosphère. »

Le récit de voyage occupe une place importante dans l'histoire de la littérature et ses formes étaient diverses: récits, guides, lettres, carnets de bord, ou encore chroniques. Cependant, il faut comprendre que le récit de voyage est un texte double étant donné qu'il parle d'un voyageur et d'un pays. C'est pourquoi nous pensons que la meilleure définition qui s'appliquerait au récit de Loti, en l'occurrence *Au Maroc* est celle du dictionnaire Larousse:

« [...] Le voyage en Orient décrit des contrées qui ont le charme des terres de légende et de prestige des cultures millénaires. Il incombe aux récits de voyage de faire partager le dépaysement authentique et les sentiments directement éprouvés. On ne voyage plus pour découvrir, mais pour visiter, il ne s'agit plus de transmettre une information, de "reconnaître oculairement le monde",

[...] mais d'éprouver sur soi des émotions promises par un dépaysement attendu, d'en tirer une jouissance qui s'exalte dans l'écriture du récit. »

En effet, dans *Au Maroc*, la culture de l'auteur se confond avec le réel donnant naissance à un récit qui serait plutôt une représentation d'a priori sur l'autre, l'auteur ayant construit des modèles d'individus et de sociétés qu'il assimile au référent. A ce propos Pires explique que:

« Le récit de voyage pose souvent la question des relations que le discours entretient avec le référent, surtout des rapports du référent à la culture qui le construit [...] l'image de l'autre suppose un ensemble d'idées sur l'étranger entraînant une analyse de deux ou plusieurs cultures mises en confrontation où l'émergence de l'Autre est filtrée par le regard d'un sujet, à la lumière d'un schéma mental et une matrice culturelle qui lui sont propres »

En somme, l'auteur est assurément influencé par son statut d'origine, et par sa place sur l'échiquier social. Il abordera la représentation de la ville de Fès selon sa sensibilité, et selon des préjugés, des clichés et des stéréotypes qui se sont formés au fil des conversations, des lectures, des visites de musées, ou encore lors de précédents voyages dans les pays de l'Orient.

D'ailleurs, dès le début de l'œuvre, l'auteur se veut honnête en précisant le genre de lectorat auquel s'adresse son récit: « Laissons tout, et jouissons seulement au passage des choses qui ne trompent pas, des belles créatures, des beaux chevaux, des beaux jardins et des parfums de fleurs... »

Loti entend s'adresser à une élite française qui aime son modèle d'écriture et qui est fascinée par l'Orient, son exotisme et son pittoresque: « Donc, ceux-là seuls me suivent dans mon voyage, qui parfois le soir se sont sentis frémir aux premières notes gémies par des petites flûtes arabes qu'accompagnaient des tambours. Ils sont mes pareils ceux-là, mes pareils et mes frères. ». Ensuite Loti prend l'engagement envers son lectorat occidental en l'assurant qu'il le ferait voyager à travers un « vieux pays » et de « grandes villes mortes »:

« qu'ils montent avec moi sur mon cheval brun, large de poitrine, ébouriffé à tous crins, à travers des plaines sauvages tapissées de fleurs, à travers des déserts d'iris et d'asphodèles, je les mènerai au fond de ce vieux pays immobilisé sous le soleil lourd, voir les grandes villes mortes de là-bas, que berce un éternel murmure de prières. »

Loti assume donc le devoir de satisfaire pleinement le besoin en images exotiques de ses lecteurs dont il est l'envoyé, le délégué et le porte-parole. Toutefois, l'écrivain fut déçu dès qu'il s'approcha de la ville impériale, car vue de loin, la cité ne se présentait pas à ses sens comme il se l'était présentée dans son esprit:

« Puis, le même pan de montagne, s'écartant toujours, commence à nous découvrir de grands remparts gris, surmontés de grandes tours grises. Et c'est une surprise pour nous de voir Fès d'une teinte si sombre au milieu d'une pleine si verte, quand nous nous l'étions imaginée toute blanche

au milieu des sables: Elle a l'air étonnamment triste, il est vrai; mais vue de si loin, entourée de ces fraîches cultures, on a peine à croire que c'est bien là l'impénétrable ville sainte, et notre attente en fut déçue... »

Il s'agit d'une description expressive qui dénote les sentiments que l'auteur éprouve. En effet, la couleur grise lui inspire la tristesse et la déception. Elle permet d'établir une relation entre la cité et la sensibilité de l'auteur qui la contemple de loin, et dont la mélancolie reflète ses états d'âmes, et dont tous les sens sont en éveil et en relation avec la scène ou le lieu décrits. A ce propos Lois Dayle Briskey précise que: « Rien ne lui échappe, ni les sons, ni les couleurs, ni les parfums. Ils sont habilement mêlés et concourent tous à l'impression générale ». Cependant, dès que l'auteur aborde la ville de près, son impression changes totalement: « Cette porte aux arabesques bleues et roses, qui avait un air féérique vue de loin, perd beaucoup à être regardée de près; elle est immense, mais elle n'est qu'une grossière imitation neuve des splendeurs anciennes »

Loti fut logé dans un quartier de la Médina, l'ancienne ville. Là, il était saisi par une sensation d'étouffement et d'angoisse au milieu de cette cité inconnue:

« c'est une longue rue sinistre, entre de hauts murs crevassés et noirâtres, qui ne sont égayés d'aucune fenêtre: de loin en loin seulement, des trous grillés [...]. Nous circulons dans un dédale de petits couloirs qui tournent perpétuellement sur eux-mêmes, si étroits que, de droite et de gauche, nos genoux en passant touchent les murs. »

Un peu plus loin, il décrit la maison qu'on lui a réservée pour exprimer la solitude et le dépaysement qui l'étreignent:

« De tous les gîtes qui m'ont abrité au courant de ma vie, aucun n'a jamais été plus sinistre que celui-ci [...]. Et jamais n'a été plus brusque ni plus complète l'impression de dépaysement, de changement de moi-même en un autre personnage d'un monde différent et d'une époque antérieure. »

Malgré ce sentiment de solitude et de dépaysement, et en dépit de ces impressions mélancoliques; la perception de l'auteur, un beau soir, se métamorphosa totalement, selon son état d'âme actuel, et trace alors un tableau magnifique de la ville de Fès:

« La vieille ville fanatique et sombre se baigne dans l'or de tout ce soleil; étalée à mes pieds sur une série de vallons et de collines, elle a pris un aspect d'inaltérable et radieuse paix, quelque chose de presque riant, de presque doux; je ne la reconnaissais plus, tant elle est changée; il y a comme un rayonnement rose sur l'immobilité de ses ruines. Et l'air est devenu tout à coup si tiède et si tranquille, donnant des illusions d'éternel été! »

Ainsi, chez Loti, la perception de la ville change selon l'humeur du moment et elle n'a pas toujours cet aspect sinistre et sombre décrit au début du récit même si le fil conducteur de ses descriptions reste la vieillesse et la vétusté de la ville impériale.

A propos de cette perception magique et ensorcelante que brosse Loti de Fès, Anouar Ouyachchi explique que Loti est passé de:

« La déception du premier moment au sentiment de paix que procure [...] la vision se métamorphosant, par un beau jour de soleil, sous le regard de l'écrivain voyageur, la redécouvrant (Fès) du haut de sa terrasse, en une cité radieuse qui n'a plus rien de sombre et de fanatique »

Encore un peu plus loin, l'exaltation et l'engouement de Loti pour la ville apparaissent dans les tableaux qu'il brosse de la cité avec une vive émotion:

« Là-haut, sur ma maison, c'est le même enchantement que chaque soir: la ville, tout en or jaune ou rose, les plus proches terrasses séparées par une insaisissable vapeur bleuâtre, et les terrasses lointaines, les milliers de carrés de pierre en teintes irisées qui se dégradent, dévalant sur les collines, comme des choses éboulées, jusqu'à la ceinture des remparts et des jardins verts.»

En somme, chez Loti, les sensations, les perceptions et les impressions se mêlent. Ses états d'âmes instables et contradictoires seraient, pensons-nous, le fruit du paradoxe auquel le voyageur écrivain se trouve confronté: d'une part, son émerveillement devant la ville qu'il vient de découvrir, d'autre part, sa réticence et son hésitation devant l'étrangeté, la singularité et la nouveauté de la cité impériale. C'est en prenant ces considérations en compte qu'on pourrait approcher le modèle d'écriture esthétique de Loti qui n'hésite pas à exagérer pour corser ses descriptions et séduire son lectorat.

Dans Au Maroc, c'est la vieillesse et la vétusté de Fès qui fonctionne comme le fil conducteur de son récit: « on a conscience d'un recul subit à travers les siècles, d'une replongée oppressante et profonde dans le calme des âges antérieurs. ». Cependant, l'auteur était agréablement surpris, car il a pu assouvir son appétence pour la vie antique qu'il a toujours voulu ressusciter comme il le souligne lui-même:

« Avec une obstination puérile et désolée, depuis ma prime jeunesse, je me suis épuisé à vouloir fixer tout ce qui passe, et ce vain effort de chaque jour aura contribué à l'usure de ma vie. J'ai voulu arrêter le temps, ressusciter des aspects effacés, conserver de vieilles demeures, prolonger des arbres à bout de sève, éterniser jusqu'à d'humbles choses... »

Ainsi, Loti laisse souvent apparaître sa hantise du passé et de la vétusté quand il décrit Fès, il ne s'ennuie jamais de répéter que la ville est vieille:

« Ici, c'est la vieillesse, la vieillesse croulante, la vieillesse morte, qui est l'impression dominante causée par les choses; il faudrait, une fois pour toutes, admettre que ce dont je parle est toujours passé à la patine des siècles, que les murs sont frustes, rongés de lichen, que les maisons s'émiettent et se penchent, que les pierres n'ont plus d'angles. »

Pour mettre davantage en relief la vétusté de la cité, Loti se place lui-même au cœur du tableau qu'il brosse pour dégager l'immobilisme qui caractérise ce pays: « je me sens gêné d'apporter une tâche dans ce tableau sans âge, qui, si je n'étais là, pourrait aussi bien être daté de l'an 1200 ou 1000. »

En effet, pour Loti, Fès vit dans le Moyen-âge, et l'écrivain ne se lassera jamais de le répéter de différentes manières: « Et ce tableau d'arrivée, cette multitude silencieuse à cette entrée de ville, et ce déploiement de bannières, tout cela est du plein Moyen-Age, tout cela à la grandeur du XVe siècle, sa rudesse et sa naïveté sombre. ». Chez Loti, la vétusté ne suinte pas seulement des murs, mais elle se dégage aussi des indigènes que l'auteur situe au-delà du Moyen-Âge: «Cela fait penser à ces foules primitives, composées de gens nomades à qui il est indifférent d'être ici ou ailleurs; à ces multitudes qui, aux déserts de Judée ou d'Arabie, suivaient les prophètes. »

A un certain moment, l'écrivain se sent gêné d'avoir trop insisté sur la vétusté de la ville. Alors il s'en excuse insidieusement pour la mettre plutôt davantage en relief: « Je regrette, en vérité, d'employer si souvent le mot « vieux », et je m'en excuse. De même, quand j'écrivais du Japon, je me rappelle que le mot « petit » revenait, malgré moi, à chaque ligne. Ici c'est la vieillesse ».

En somme, c'est la vétusté qui accapare sa représentation de la cité impériale. Il répétera ce qualificatif encore et encore, et il le percevra partout, dans les pierres, dans les murs, dans les maisons et chez les habitants. C'est donc une ville sinistre et vétuste qui dominera les descriptions de Loti, même au moment de son départ:

« Fès s'éloigne sur ces mêmes fonds sombres, prend ces mêmes aspects sinistres qui nous étaient restés dans la mémoire depuis sa première apparition au matin de notre arrivée. En nous retournant, longtemps nous pouvons voir encore, au pied de ses murailles presque noires, les rangées de petits cônes blancs comme neige qui sont le camp du très saint calife...

Des teintes tristes partout; les passants enveloppés de laine, les chameaux, les ânes tout ce qui fait le va-et-vient entre les deux villes par ce même et unique sentier, a des couleurs terreuses brunâtres ou grises »

En définitive, Loti nous brosse le tableau d'une ville qui n'existe plus et qui a totalement changé, et cela à travers la vision d'un Occidental qui, lui n'a pas tellement changé. Cependant certains critiques pensent que Loti a quand même beaucoup aimé le Maroc qu'il a voulu préserver de la modernité, et vers la fin de son récit, il s'adresse au Maghreb, on dirait un prédicateur ou un moraliste:

« O Maghreb sombre, reste, bien longtemps encore, muré, impénétrable aux choses nouvelles, tourne bien le dos à l'Europe et immobilise toi dans les choses passées. Dors bien longtemps et continue ton vieux rêve, afin qu'au moins il y ait un dernier pays où les hommes fassent leur prière... Et qu'Allah conserve au sultan ses territoires insoumis et ses solitudes tapissées de fleurs,

ses déserts d'asphodèles et d'iris, pour y exercer dans l'espace libre l'agilité de ses cavaliers et les jarrets de ses chevaux, pour y guerroyer comme jadis les paladins et y moissonner des têtes rebelles. Qu'Allah conserve au peuple arabe ses songes mystiques, son immuabilité dédaigneuse et ses haillons gris! Qu'il conserve aux musettes bédouines leur voix triste qui fait frémir aux vieilles mosquées l'inviolable mystère, et le suaire des chaux blanches aux ruines...! »

Quel sermon fougueux, pompeux et grandiloquent! Cette aversion de Loti envers la modernité est-elle vraiment sincère? Ne serait-ce pas, tout simplement, une prédisposition de l'auteur pour le rêve et l'impressionnisme?

Lahjourni a un point de vue bien précis sur ce sujet. Il l'exprime avec réalisme et avec une pointe d'ironie en énumérant ce que Loti voulait sauvegarder au Maroc: « La mort, l'immobilité, le silence et la solitude, le désert et les fleurs, et la rêverie, le mysticisme et le mystère, la musique, Dieu, la tristesse et la légende. »

Il s'agirait donc d'un discours plutôt idéologique au service du colonialisme français. En effet, durant tout son séjour à Fès, Loti n'a perçu ni remarqué aucun indice positif permettant de mettre le cité sur la voix de la modernité. Elle est, pour l'auteur, une ville agonisante, près de disparaître, qui va progressivement vers la ruine; et implicitement, seule une occupation occidentale pourrait l'arracher au dépérissement.

Dans Au Maroc, Loti a réservé de longues descriptions à l'université Karaouïn. Pour lui, cette prestigieuse université serait plutôt le foyer de l'intolérance et du fanatisme:

« La Karaouin, la mosquée sainte, la Mecque de tout le Moghreb, où, depuis une dizaine de siècle, se prêche la guerre aux infidèles, et d'où partent tous les ans ces docteurs farouches qui se répandent dans le Maroc, en Algérie, à Tunis, en Egypte, et jusqu'au fond du Sahara et du noir Soudan. »

Pour souligner l'archaïsme de cette université, Loti énumère les sciences qui y sont dispensées occultant délibérément le rôle prépondérant de cette institution dans le monde arabe. En effet, dans son récit, il nous apprend que:

« Parmi les sciences enseignées à Karaouïn, figurent l'astrologie, l'alchimie, la divination. On y étudie les « nombres talismaniques », l'influence des étoiles et des anges, et d'autres ténébreuses choses qui sont momentanément disparues du reste de la Terre [...] Le Coran et ses commentateurs y sont longuement paraphrasés; de même Aristote et d'autres philosophes antiques. Et à côté de tant de choses graves ou arides, d'étonnantes mignardises de style, de diction, de grammaire, des subtilités du Moyen Age que nous ne savons plus comprendre, et qui sont comme ces dessins si cherchés et si frêles recouvrant çà et là les lourds bastions et les grands murs arabes. »

Néanmoins, Loti trace une belle description représentative de Karaouïn. Cela nous étonne quelque peu, car nous savons que les non-musulmans ne pouvaient y accéder. L'écrivain «

stationne devant les portes, regardant longuement à l'intérieur » et, même dans ces conditions, Loti nous trace un tableau de Karaouïn si réel, et si précis, dénotant son enchantement et sa sensibilité devant cet édifice:

« c'est une sorte d'amas de mosquées, d'époques et de styles différents, c'est une ville de colonnes et d'arceaux de toutes les formes arabes. Tantôt des cintres lourds, écrasés sur des piliers trapus, se succédant en perspectives sans fin, avec d'innombrables lampes suspendues dans l'obscurité des plafonds: tantôt des cours, inondées de soleils, à voûte de ciel bleu, entourées de hautes colonnes frêles et d'arcades infiniment dentelées, d'un dessin toujours rare et exquis. [...] L'une des portes, dans l'ombre de laquelle je m'arrête de préférence, donne sur la plus grande et la plus merveilleuse de ces cours, pavée de faïence et de marbre. Il y a, sur les côtés, des petits kiosques qui s'avancent, plutôt des petits dais, rappelant en plus beaux, ceux de la célèbre « cour des Lions » à l'Alhambra [...] Et, sur les montants tout droits, tout plats et d'une raideur voulue, qui séparent ces portiques festonnés, des couches de sculptures, d'une finesse et d'un dessin inimitables, s'étalent et s'enroulent, fouillées à des profondeurs différentes... »

Il paraît, de cette description, que l'architecture et le savoir-faire des artisans marocains ont fasciné l'écrivain. Ici, du moins, Loti n'est pas envahi par les préjugés occidentaux qui veulent que les musulmans ne soient pas de grands amateurs d'art. Il exprime clairement et sans équivoque sa fascination pour l'architecture de Karaouïn, pour l'élégance de ses ornements et pour l'adresse des artisans marocains. Alors, il s'enflamme et s'exclame devant la beauté d'un tel édifice:

« Par la grande porte ogivale, nous apercevons des lointains indéfinis de colonnes et d'arcades, d'une forme exquise, fouillées, sculptées, festonnées avec l'art merveilleux des Arabes. Des milliers de lanternes, des girandoles, descendent des voûtes, et tout est d'une neigeuse blancheur, qui répand un rayonnement jusque dans la pénombre des longs couloirs. »

Pour décrire Karaouïn, Loti est resté constant et dévoué à son style d'écriture, obéissant à son tempérament. Les tableaux qu'il brosse varient selon la clarté ou la sombreur du sujet qu'il décrit, selon qu'il contemple son sujet du haut de sa terrasse ou qu'il se promène dans les impasses et les ruelles de la ville, selon que le firmament est couvert ou bleu. Ainsi, de loin, du haut de sa terrasse, la crainte et l'anxiété de l'écrivain se dissipèrent en observant cette université:

« Là-bas, voici Karaouïn et Moulay Driss, les deux grandes mosquées saintes, dont les noms seuls, avant mon arrivée, me donnaient le frisson des choses mystérieuses! Je vois en dessus, leurs minarets, leurs toits recouverts de faïences vertes comme ceux de l'Alhambra: ainsi regardées en pleine lumière, dans la tranquillité de ce beau soir, elles semblent ne plus être de redoutables sanctuaires, et, de même, toute cette grande ville, au milieu de sa ceinture de frais jardins, si calme, sous l'adoucissement de cette pure lumière d'or rose. »

Un peu plus loin, Loti fait preuve davantage d'indulgence et de magnanimité à l'encontre de cette vieille université qui participe à la prolifération de « docteurs farouches » et qui « prêche la guerre aux infidèles ». Il est saisi par la tentation d'entrer et de se joindre aux prieurs:

« Involontairement, je suis ramené toujours dans les ruelles noires qui font le tour de Karaouïn. Là encore le mystère est bien tombé, et l'impression si étrange du premier jour ne se retrouve plus; [...] pour un peu j'entrerais; [...] je trouverais tout naturel de venir m'agenouiller à côté de ces gens dont je porte le costume. »

L'accès des mosquées étant interdit aux non-musulmans, Loti ne pouvait pas vraiment faire appel au sens de la vue pour décrire le rituel de la prière musulmane. C'est plutôt essentiellement à travers des sensations auditives qu'il rencontre l'Islam. En effet, l'appel du muezzine qui exhorte les fidèles à s'acquitter de leur devoir religieux, se répète cinq fois par jour: « Dans le lointain de la nuit sonore, j'entends psalmodier, psalmodier, toujours à pleine voix aiguë et triste, des cris de foi ardente, des plaintes chantées qui sont comme l'expression de tout notre néant terrestre.». Il paraît que cet appel à la prière fait souffrir l'écrivain. Les appels à la prière des muezzines, blessaient ses sens et accroissaient son calvaire surtout en pleine nuit, en l'empêchant de dormir: « C'est comme un immense cantique à Allah, cantique de rêve, tantôt exalté, tantôt lent et plaintif; et lugubre toujours, lugubre à faire frémir, [...] ayant, comme les musettes arabes, emprunté aux chacals un peu du timbre de leur voix... ».

L'intolérance de Loti pour l'Islam est évidente quand il décrit les rituels des prières des musulmans, faisant appel à ses sensations auditives. Il exprime son dénigrement de « l'autre » à travers l'oreille, et toutes les émotions qu'il éprouve peuvent être considérées comme des jugements de valeurs qui dénotent son dédain et son chauvinisme: « Du haut de tous les minarets, les muezzins, mettant leurs mains contre la bouche, répétant le long gémissement religieux aux quatre points cardinaux, en traînant leur voix de fausset tristement comme des loups qui hurlent...»

En comparant les muezzins à des animaux nocturnes, Loti met en relief, encore une fois, sa supériorité d'Occidental, et même la prééminence de la religion catholique, dont les mœurs et les rituels seraient, implicitement, plus douces.

L'ambiguïté des sentiments de Loti envers les musulmans est manifeste dans les descriptions qu'il brosse des mosquées et des fidèles à Fès, même si dans sa préface il a écrit: « Et encore, dans ces pures descriptions auxquelles j'ai voulu me borner, suis-je très suspect de partialité pour ce pays d'Islam, moi qui, par je ne sais quel phénomène d'atavisme lointain ou de préexistence, me suis toujours senti l'âme à moitié arabe. »

Par ailleurs, nous avons noté que les éloges de Loti sont souvent suivies par des jugements sévères et dépréciatifs, restant ainsi fidèle à ses humeurs changeantes. Ainsi la ville qui l'a fasciné un moment auparavant:

« Ne donne plus l'impression de ce qu'elle est en réalité de farouche et de sombre; de ce qu'elle renferme de mystérieusement immuable; on a peine à se figurer que c'est bien là ce cœur muré de l'Islam, cette Meque solitaire du Moghreb, sans routes pour communiquer avec le reste du monde. »

En somme, pour Loti, la ville décrite n'apparaît pas toujours sous le même aspect: tantôt c'est une cité sombre et vétuste, tantôt c'est une ville fascinante, belle et pleine de lumière: « D'ailleurs tout le mystère, tout le sombre, qui à première vue semble envelopper les choses, tombe bien vite dès qu'on se familiarise avec leur aspect. »

Ainsi, pour distinguer le bon côté des choses et ne plus user de sarcasmes et d'ironie, qui se devinent de manière implicite dans les descriptions de Loti, l'écrivain a besoin de se familiariser d'abord avec la ville.

Même le roi Moulay Hassan n'a pas échappé aux propos mordants de Loti dans ses descriptions lors de la réception de la mission diplomatique à Fès. En effet l'auteur, usant de clichés dévalorisants et d'un exotisme sans borne, voulait plutôt insister implicitement sur la supériorité de la civilisation occidentale: « Puis un carrosse doré, d'un style Louis XV imprévu dans cette mise en scène, et mièvre, et ridicule au milieu de cette rudesse. (D'ailleurs l'unique voiture existant à Fès, offerte au sultan par la reine Victoria.) ».

Ici, l'écrivain n'a pas pu s'empêcher de signaler le cadeau d'une reine européenne à un roi oriental. Pour lui, ce carrosse qui provient de l'Europe civilisée, était le seul élément distingué, alors que les autres aspects de la réception étaient « ridicules » et d' « une rudesse grandiose ».

Loti pousse sa description infamante et ignominieuse jusqu'à identifier le commandeur des croyants à une momie: « Et là-bas dans la pénombre de l'ogive, que nous regardons toujours, [...] se dessine une haute momie blanche à figure brune, toute voilée de mousseline ». Ainsi, le commandeur des croyants ne serait qu'une momie échappée d'une pyramide pharaonique. C'est encore l'occasion pour l'écrivain, en utilisant ce qualificatif, de ressasser la vétusté et l'immobilisme de Fès et de tout le pays. C'est un constat que l'auteur ne cessera jamais de mettre en avant:

« A quoi bon une ambassade à un tel souverain, qui reste, comme son peuple, immobilisé dans les vieux rêves humains presque disparus de la terre? Nous sommes absolument incapables de nous entendre, la distance entre nous est à peu près celle qui nous séparerait d'un Calif de Cordoue ou de Bagdad ressuscité après mille ans de sommeil. »

De plus, c'est un roi qui paraît souffrir, assumant laborieusement les contraintes des responsabilités inhérentes à son statut de commandeur des croyants. Il est fatigué, maussade et mélancolique: « des yeux morts, dont on voit paraître le blanc, en dessous de la prunelle à demi cachée par la paupière; son expression est une mélancolie excessive, un suprême ennui ». De là, Loti

affirme, usant de questions rhétoriques, que ce monarque ne représente en vérité aucun avantage pour la France: « Qu'est-ce que nous lui voulons, et pourquoi l'avons-nous fait sortir de son impénétrable palais... ».

Pour l'écrivain, ce roi incarne une religion et une civilisation qui s'apprêtent à disparaître, car il savait que l'impérialisme européen se préparait à étendre son hégémonie sur le pays: « Cet homme qu'on a amené devant nous dans un tel appareil, est le dernier représentant d'une religion, d'une civilisation en train de mourir. »

La musique accompagnant le cortège royal est devenue un thème exotique qui met en relief, comme toujours, la supériorité de l'occidental habitué aux symphonies mélodieuses et agréables à l'oreille de l'Europe civilisée:

« Et tandis que l'étrange cavalier s'avance vers nous, [...], la musique, comme exaspérée, gémit de plus en plus fort, sur des notes plus stridentes, entonne un hymne religieux, lent et désolé, qu'accompagnent à contretemps d'effroyables coups de tambours [...]. Et nos nerfs reçoivent je ne sais quelle impression angoissante de cette musique si lugubre et inconnue. »

Cependant, dès que l'auteur a reçu un cadeau du roi, un fusil d'argent et un grand sabre damasquiné d'or, il devient moins acerbe et plutôt courtois et aimable. Il adore certainement collectionner les antiquités: « Quant à S.M. le Sultan, je lui sais gré d'être beau; de ne vouloir ni parlement ni presse, ni chemins de fer ni routes, de monter des chevaux superbes; de m'avoir donné un long fusil garni d'argent et un grand sabre damasquiné d'or ».

En somme, l'écrivain vacille entre l'ironie mordante et le lyrisme enthousiasmant pour décrire la réception royale. Toutefois, il ne peut s'empêcher d'admirer le roi qui représenterait un passé que l'écrivain voulait maintenir vivace dans son esprit car il paraît que la fuite du temps lui est insupportable:

« J'admire son haut et tranquille dédain des agitations contemporaines; comme lui je pense que la foi des anciens jours, qui fait encore des martyres et des prophètes, est bonne à garder et douce aux hommes à l'heure de la mort. A quoi bon se donner tant de peine pour tout changer, pour comprendre et embrasser tant de de choses nouvelles, puisqu'il faut mourir, puisqu'un jour il faut râler quelque part, au soleil ou à l'ombre, à une heure que Dieu seul connaît. »

Conclusion

Edward Saïd pense que les desseins des artistes et intellectuels européens vont de pair et accompagnent l'impérialisme politique des Etats. Ces écrivains et peintres ont largement aidé à créer une représentation de l'Orient selon des thèmes récurrents et classiques: l'Orient mystérieux, immobile, éternel, érotique et exotique créant ainsi un contraste flagrant avec la société industrielle européenne émergente.

Au Maroc est assurément une œuvre qui obéit à cette idéologie impérialiste et expansionniste. Loti se devait donc de peindre des tableaux légendaires et féeriques, de mettre en scène des civilisations et des peuples étranges. En ce sens, son beau livre, *Au Maroc*, ne diffère pas beaucoup de celui des frères Tharaud Fez ou les bourgeois de l'islam, ni de ceux de bien d'autres écrivains comme Chevrillon ou Victor Segalen.

Chez Loti, la ville est appréhendée à travers un ensemble de clichés et de stéréotypes, mais il s'est distingué dans ses descriptions par la simplicité et la limpidité. On retrouve dans *Au Maroc* les thèmes chers à l'écrivain: la vie ancestrale, l'obsession du passé, la haine du modernisme. C'est d'ailleurs avec une nostalgie du passé que Loti déambule dans les dédales de la ville de Fès, une cité voilée, mystérieuse et inépuisable. Pour l'auteur cette ville est d'abord un lieu de dévotion, de piété et de mysticisme; c'est aussi un monument historique qui ne se prête pas aisément à l'investigation de par son caractère profondément religieux, et de par sa conception architecturale.

Fès à l'air d'une ville inaccessible, réfractaire aux mœurs occidentales, c'est donc une ville énigmatique à l'abri des influences du modernisme. N'empêche que progressivement elle dévoile ses secrets à l'écrivain voyageur qui puisera profondément dans l'exotisme pour subjuguier son lectorat et produire un récit de voyage selon la définition de Ouasti:

« Le récit de voyage est un genre versatile et pluriel [...] il regroupe une infinité de textes écrits par des Producteurs de statuts différents, inspirés d'expériences et de documentations les plus diverses »¹², « il est censé représenter une culture dans son authenticité, souvent étrangère ou inconnue, et tout écrit est un fin mensonge qui fait semblant de se rapporter au réel. »

En somme, dans *Au Maroc*, Loti a voulu dépeindre la ville de Fès dans son pittoresque, son atmosphère, sa sensibilité, faisant ressortir la finesse de sa poésie et de ses sensations. Cette qualité d'écriture, Jean Marc Moura la décrit de façon expressive: « Les impressions se multiplient pour dompter le sens et saisir l'élément fugace, mais aussi pour contourner la faille qui menace l'expression de l'insaisissable [...]. L'impression de voyage traduit les sentiments du voyageur. Elle conditionne son sens critique. ».

Bibliographie

- Dayle Briskey, L. (1949), *L'exotisme de Pierre Loti*, Master's thesis, Rice University,
- Dictionnaire historique, thématique et techniques des littératures françaises et étrangères anciennes et modernes. (1986) Paris: Larousse, (T. II).
- Kninah, A. (2016), *Images(s) française(s) du Maroc avant le protectorat XVIIe- XXe siècles*, thèse soutenue à l'université d'Avignon et des pays de Vaucluse.
- Loti, P. (1889), *Au Maroc*, Paris: Omnibus, 1996.
- Loti, P. (2005), *Au Maroc précédé de "Journal marocain"*. Casablanca: EDDIF (Bibliothèque Arabo-Berbère).
- Loti, P. (2006), *Musée de la vie romantique, exposition- Fantômes d'Orient*, Paris: Prime Jeunesse.
- Moura, J. M. (1998), *L'Europe littéraire et l'ailleurs*, Paris: PUF.
- Ouasti, B. (2001), *Profils du Maroc, Voyages, images et paysages*, Tétouan: Publications de la Faculté des lettres et des sciences humaines de Tétouan.
- Ouyachchi, A., « Représentation littéraire de Fès », *Itinéraires* [En ligne], 2012-3 | 2013, mis en ligne le 01 décembre 2012. URL: <http://itineraires.revues.org/984>; DOI: 10.4000/itineraires.984.
- Tiphonie, S., « Du goût de l'archive au souci du document », *Littérature*, 2012/2 (n°166), p. 3-6. DOI: 10.3917/litt.166.0003. URL: <https://www.cairn-int.info/revue-litterature-2012-2-page-3.htm>